

Thomas Vincent nous emmène dans son «Karnaval» Et partage l'émotion esthétique de la fête dunkerquoise en faisant tomber le masque de l'identité Atmosphère, atmosphère!



Mis en ligne le 21/04/1999 à 00:00 par Fabienne Bradfer



Thomas Vincent nous emmène dans son «Karnaval» Et partage l'émotion esthétique de la fête dunkerquoise en faisant tomber le masque de l'identité

Contrairement à ce que son premier film, «Karnaval», pourrait laisser croire, Thomas Vincent n'a jamais eu de prédestination pour jouer les fêtards dans les carnivals du Nord. Au contraire, ce Parisien pur jus, fiston de Jean-Pierre Vincent, ex-administrateur de la Comédie Française, et d'Hélène Vincent, comédienne de théâtre ayant fait quelques incursions dans le cinéma («La vie est un long fleuve tranquille», «Ma vie en rose»), a même horreur des «fêtes de la bière» et leurs cortèges de vulgarité. De plus, il aurait continué à ignorer totalement Dunkerque et ses festivités d'avant-Carême si son ami et scénariste Maxime Sassier, également professeur de philosophie en poste dans la cité portuaire, ne l'avait invité un jour à participer à la fête.

Du coup, son premier long métrage se passe à Dunkerque, exclusivement pendant le carnaval. Le jeune réalisateur français, présent à Charleroi où son film clôturait le Festival du film social, nous a expliqué les raisons de ce choix.

FABIENNE BRADFER

Dunkerque et son carnaval apparaissent évidemment cinématographiques. Mais on imagine que, comme le monde, cela ne s'est pas fait en un jour d'autant que vous êtes un pur Parisien!

Effectivement. Quand je suis arrivé à Dunkerque, invité par mon ami Maxime Sassier, j'ai eu l'envie de repartir aussi vite dans l'autre sens. Comme il n'y avait plus de train, je suis resté et, tel le personnage de Labir dans mon film, j'ai découvert le cœur du carnaval. J'ai accédé à l'au-delà de son apparence. J'ai compris que si tout le monde participe à la fête à Dunkerque, ce n'est pas par amour de la boisson, des vulgarités et du déguisement. C'est par émotion esthétique. Il y a quelque chose de beau dans ce carnaval. Une griserie émotionnelle provoquée par le fait de chanter en chœur, par l'ivresse, par le jeu des couleurs qui tranchent dans la grisaille du Nord.

Et du coup, vous vous êtes dit que ce serait le cadre génial pour un film?

Pas du tout. A l'époque, je travaillais sur une idée de film plus formaliste. Puis, peu à peu, je me suis rendu compte que les contraintes économiques liées au cinéma en France, ainsi que le goût des commissions d'avance sur recettes, poussaient les jeunes réalisateurs vers un cinéma réaliste. Je voulais concilier mes envies et les exigences économiques. D'où l'idée d'une histoire d'amour à Dunkerque pendant le carnaval. Le film devenait lyrique par son contexte comme le fut «Les Virtuoses», du Britannique Mark Herman.

«Karnaval» semble reposer sur du cinéma direct. Y a-t-il eu grande direction d'acteurs ou avez-vous dû faire davantage confiance à l'improvisation?

Faire confiance à l'improvisation ne veut pas dire ne pas diriger. Il y a beaucoup d'improvisations dans «Karnaval» mais de l'impro travaillée. Pendant les préparations, j'incitais les acteurs à étoffer l'imaginaire de leur personnage, à leur créer une vie quotidienne. C'était ma façon de donner des bases et de délimiter le terrain de jeu.

Le carnaval a-t-il parfois eu raison de vous?

Oui, mais c'était mon souhait. Cela dit, je n'étais pas là pour faire la fête mais un film, chose qu'on n'a jamais perdue de vue. Mais on a bénéficié de l'atmosphère festive et de la spontanéité des figurants dunkerquois qui recréaient un carnaval miniature pour nous à l'intérieur du vrai carnaval. Mon idée était de susciter l'imagination de tous, organiser une ambiance carnavalesque afin de faire venir des idées et saisir celles qui m'intéressaient.

Filmer dans ce contexte m'a appris à laisser filer, à contrôler en laissant venir des choses inattendues. J'ai parfois osé abandonner certaines choses prévues pour inventer au fur et à mesure. Ce fut miraculeux de plaisir et d'invention.

Avez-vous dû vous faire adopter des gens du Nord?

Et comment! Ce fut même un vrai défi. Je croyais qu'en ayant déjà fait le carnaval et en connaissant quelques chansons, les carnavales dunkerquois allaient m'inclure comme un des leurs. Pas du tout! Ils ont vu en moi un Parisien. J'ai dû montrer patte blanche non pas tellement au niveau folklorique mais sur la probité de mon regard. Pas question de me moquer ou de les regarder comme des bêtes de zoo. J'ai subi de vrais interrogatoires sur mes intentions et j'étais constamment sous «surveillance». A tout moment, le film pouvait être arrêté pour offense. Cette épée de Damoclès fut une chance pour ne pas me laisser aller à des facilités.

Le spectateur entre dans votre film grâce à un jeune garagiste beur qui, parce qu'il n'a plus de train pour fuir vers le soleil de Marseille, se retrouve projeté dans le carnaval dunkerquois.

Il est mon fil conducteur. Il permet de lire mon film à deux niveaux. Il est l'étranger, incertain de son identité, confronté au groupe de carnavales qui, eux, témoignent d'une forte identité. Par lui, j'aborde ce que veut dire être de quelque part et être étranger. Larbi est aussi le personnage qui nous emmène à la découverte de l'amour.

J'espère qu'en sortant de la projection du film, les gens auront envie de tomber amoureux.

Au début de l'entretien, vous disiez que le carnaval de Dunkerque a quelque chose de beau. Votre premier plan, qui est magnifique, en donne tout la dimension poétique.

Filmer ces trois hommes habillés de toutes les couleurs et portant de hauts parapluies, surgissant des dunes, est une façon de bien signaler qu'on n'est pas dans un documentaire. Ils ressemblent à des toons projetés dans la réalité. C'est une injection imaginaire dans le réel. «Karnaval» est une fiction avec un regard parfois étrange.

Vous êtes issu d'une famille de théâtres. Comment cela vous aide-t-il?

J'ai grandi au milieu de gens qui ne parlaient que de théâtre et un peu de révolution aussi. J'ai appris ainsi, de manière informelle, deux ou trois choses sur les acteurs, sur la mise en scène. C'est une chance de tomber dedans dès la naissance. On ne doit plus apprendre. C'est une évidence.

De quelle veine sera votre prochain film?

J'aime l'éclectisme comme le pratique Tavernier qui opère à chaque film de vrais virages. Je vais donc adapter le roman de Marc Behm, «Trouille», drame rocambolesque d'un homme poursuivi par la mort (une blonde en tailleur Chanel).

«Karnaval» sortira le 28 avril.

Atmosphère, atmosphère!

Dunkerque a-t-il un carnaval à part? A en croire le Parisien Thomas Vincent qui en fait une belle description lyrique, oui. Son regard y a vu de vraies gueules d'atmosphère. Evocation de cette griserie collective, née au XIXe siècle, quand les pêcheurs de morue, qui partaient en mer pour six mois, touchaient une demi-solde, trois jours avant d'embarquer, généralement autour du Mardi Gras. La coutume s'est fondue avec la tradition carnavalesque.

Tous les ans à Dunkerque, dès la fin janvier, c'est la fête. Pendant la semaine qui précède le carnaval, on décore les vitrines, les affichettes annonçant les bals fleurissent puis, un matin enfin, la ville est réveillée par les fanfares. C'est le signal de départ. On extirpe son déguisement de l'armoire, on boit quelques verres avec des amis, on sort malgré le froid et la pluie.

A l'approche du centre-ville ils sont là, des milliers de gens déguisés, des couleurs qui gueulent sous le ciel gris de février et la musique dans les cafés assiégés. La musique est le moteur de la fête. Tout le monde connaît les chansons par cœur, les paroles sont drôles, grivoises, voire franchement salaces. Quelques verres plus tard, les fifres suraigus, le tonnerre des tambours, le martèlement de la grosse caisse, on l'entend avant de la voir. La «Bande» arrive. Vient ensuite la tête du cortège avec la fanfare, son tambour-major en costume Empire puis, les premières lignes de carnavales, compactes, pressées par le gros du cortège qui s'engouffre derrière elles. Les Géants de papier mâché regardent les gens qui défilent par milliers dans leurs costumes colorés et clownesques.

On arpente la ville en dansant jusqu'au soir. Quand on commence à avoir froid, on fait une pause dans un café, puis on retourne s'agglutiner, on a la gorge à vif mais on chante encore à tue-tête. Bals, parades, cohue, chansons et enfin le jour se lève et tout recommence et ça continue pendant trois jours et trois nuits et encore le week-end d'après et comme ça jusqu'à la dernière bande, celle des Bergues, en mars, aux portes du printemps.

F. B.